

Le débat public et la concertation

En 2004, la Fête des lumières conduira une expérimentation simple qui va consister à baisser le niveau de l'éclairage public afin de mettre en valeur les lumignons (petites bougies traditionnellement vendues à l'occasion du 8 décembre) déposés sur les fenêtres d'un quartier en plein centre ville, c'est-à-dire à proximité du marché de Noël et d'une grande rue commerçante. Pour ce faire, elle a réussi à convaincre les techniciens du service de l'éclairage public d'intervenir à partir des dispositifs techniques en place. Ce quartier sera présenté comme un lieu d'innovation et de débat sur *la place de l'obscurité dans la ville* et sa nécessité.

La Fête contribue à former le regard des habitants et à les préparer à débattre pour faire des choix collectifs. Une pédagogie sur les questions de l'écologie de la lumière doit être développée et s'avère un des défis les plus délicats à relever.

Sandrine Robert

Critique du centre historique comme figure de la durabilité

Loin d'une vision patrimoniale du centre, l'analyse géographique et historique permet de montrer le déplacement constant des centres, selon les variations de voiries ou selon les traditions du parcellaire rural. Si les centres ont duré, c'est uniquement parce qu'ils n'ont cessé de changer !

Depuis le XIX^e siècle, le centre historique est présenté comme un idéal de ville par opposition à la banlieue qui serait non structurée, désordonnée. Contrairement à la banlieue, le centre *intra-muros* posséderait une « forme urbaine » lisible, reposant sur l'expressivité des fonctions urbaines ainsi qu'un bâti continu et aligné sur des voies, perçues essentiellement comme locales. À l'opposé, la banlieue serait « amorphe », lieu des discontinuités formelles et fonctionnelles. Les paysages des bords de nationales au sortir des grandes villes illustrent cette perception : succession d'habitats hétéroclites, supermarchés, stations-services, casses-auto, terrains vagues etc. sans continuité d'alignement. Cette impression de « déstructuration » vient en partie de l'omniprésence des infrastructures (routes, pylônes électriques, etc.) qui imposent leur logique spatiale à un territoire possédant d'autres spécificités. Cette absence d'articulation est perçue à tort comme une absence de structuration de la banlieue, idée est renforcée par plusieurs siècles de discours politique et historique sur la ville qui valorisent la planification et le modelage quasi-exclusif par les pouvoirs publics de la forme urbaine.

Or une relecture de la ville historique permet d'y voir avant tout une construction collective dans le temps. Le rôle des pouvoirs publics se limite souvent à articuler, à un moment donné, des objets d'échelles spatiales et temporelles très différentes qui constituent la ville. Dans cette vision, la banlieue n'est pas si éloignée de nos centres historiques et constitue le lieu des confrontations de formes: une ville en devenir.

Sur la longue durée, des centralités mobiles

Centre unique, histoire «sédimentée» dans le tissu urbain, lisibilité du plan, identité..., ces idées renvoient plus à une vision idéale de la ville qu'à une réalité historique. L'étude de Pontoise dans le Val d'Oise montre que le centre historique résulte de l'assemblage de différents niveaux de formes, disparates à l'origine (trame rurale, enclos urbain, voies régionales...), qui ont contribué à constituer le tissu urbain valorisé aujourd'hui d'un point de vue patrimonial. Des quartiers commerçants ou industriels situés hors la ville au début de la période médiévale sont devenus des noyaux forts du tissu historique. Dans le temps, on observe le glissement incessant des centralités qui dépendent du passage des flux régionaux et locaux et de l'utilisation des ressources du territoire. La ville ne cesse alors de se construire autour de la mise en cohérence des centres en les enfermant dans une entité close (rempart) et/ou par la création de rues de liaisons.

À Pontoise, le passage de trois itinéraires de grands parcours traversant la ville depuis l'Antiquité ont contribué à son développement et au maintien de sa fonction urbaine dans le temps. Depuis l'Antiquité, un enjeu considérable tourne autour de leur maintien, voire de leur «capture», pour associer étroitement centre économique et passage du flux routier. Ainsi lorsqu'à la période médiévale, la ville s'est déplacée pour se percher sur un éperon rocheux à 800 m en amont de la ville antique, une des routes principales (l'axe Paris-Rouen formalisé à la période antique par la «chaussée Jules-César») a glissé pour traverser le centre médiéval. Du passage des flux, les pouvoirs locaux tiraient des revenus sous forme de taxes et péages divers. Le rempart, objet de défense mais surtout forme de circonscription de la ville, symbolise ce pouvoir des élites. La ville intra-muros, c'est avant tout le lieu où l'on doit s'acquitter de certaines charges. L'édification du Mur des Fermiers Généraux à partir de 1784 à Paris est un exemple de cette nécessité de marquer spatialement cette limite.

Mais, de la clôture, naît le faubourg comme espace de libertés par rapport à la ville enclose. À Paris, tavernes et cafés viennent s'implanter à l'extérieur des portes des Fermiers Généraux, juste avant l'octroi.

Leur concentration est d'ailleurs toujours lisible dans ces quartiers alors que le mur a disparu depuis longtemps (cf. places de Clichy, de l'Étoile, Boulevard Montparnasse, etc.). À Pontoise, ce sont un marché aux poissons puis un marché au blé qui se développèrent aux portes de la ville fortifiée du XI^e siècle. Le faubourg qui s'y forma a été intégré dans une nouvelle clôture à la fin du Moyen Âge. Il est considéré aujourd'hui comme le centre de la ville historique. À Paris, le premier marché des Halles s'était implanté, au XI^e siècle, dans les «petits champs», hors la ville. Or qui songerait, aujourd'hui, à nier le statut de centre historique de Paris de ce quartier? D'autant plus qu'il est resté un centre économique grâce au report souterrain d'une partie des flux qui ne pouvaient plus traverser la ville en surface.

La ville historique, sous ses aspects d'homogénéité, est donc le résultat de l'assemblage de centralités mobiles dans l'espace et dans le temps qu'elle ne contrôle pas toujours. La ville médiévale de Pontoise avait pu attirer le flux routier Paris-Rouen, en construisant un pont en pierre et en promulguant une interdiction de passage sur un pont concurrent. Au milieu du XVIII^e siècle, la construction de la route royale par le centre de Pontoise avait entériné le glissement de l'axe antique. Mais dès le XIX^e siècle, le flux était sorti à nouveau de la ville historique. L'axe Paris-Dieppe qui irriguait la ville médiévale se déplaça à cette époque, en dépit de la volonté des pouvoirs locaux. En aménageant une promenade à l'emplacement des remparts désaffectés, la municipalité pontoisienne créa l'opportunité d'une circulation plus aisée pour les rouliers qui traversaient la ville. Après un conflit avec la ville, la préfecture leur accorda le passage de manière permanente. Dorénavant, ils pouvaient éviter le centre économique et administratif de la ville, au grand dam des commerçants locaux. Dans les années 1970, l'axe Paris-Rouen sort aussi de la ville historique et «revient» sur le plateau, à 500 m de la chaussée Jules-César. Le flux Paris-Rouen délaisse la ville médiévale au profit de la ville nouvelle de Cergy-Pontoise qu'il irrigue. La ville et la route s'attirent et se repoussent donc à la fois. Les pouvoirs locaux ne contrôlent pas tout à fait ce jeu complexe.

Des régularités issues du parcellaire rural

De la même manière, les pouvoirs modèlent rarement l'ensemble de l'implantation foncière. Ils interviennent sur des espaces localisés, la grande majorité du tissu urbain se construit par le jeu des transactions individuelles. Les formes parcellaires se transmettent ainsi dans le temps parfois depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui. Or la campagne précède souvent la ville et elle lui lègue une structuration des sols déjà

forte, résultat d'une construction collective dans le temps. Ainsi, les cas de transmission du parcellaire rural au tissu urbain sont nombreux. Une grande partie du tissu urbain de Paris est l'héritage des parcelles maraîchères ou viticoles du XIX^e siècle. À Pontoise, le centre historique s'inscrit en partie dans une trame rurale préexistante qui s'étend bien au delà de la fortification urbaine. La régularité de certains plans historiques que l'on attribue à la volonté planificatrice des élites semble être parfois un simple héritage du parcellaire rural. Celui-ci est fortement structuré par une appropriation collective de l'espace qui s'articule avec les conditions géographiques locales nécessaires à prendre en compte pour l'exploitation agricole (orientation de la pente, gestion des eaux de ruissellement, nécessité de déplacement à l'intérieur du territoire, calcul des mesures, etc.). La gestion collective d'un territoire lui donne une cohérence.

Le discours sur l'opposition entre la ville structurée et la banlieue semi-agricole « déstructurée » change alors du tout au tout puisque ce serait le rural qui transmettrait une forme de régularité à l'urbain. Le tissu urbain se constitue progressivement et collectivement par la transformation des parcelles dans leur mode d'occupation mais non dans leur forme. La part du spontané doit donc être réévaluée dans l'histoire urbaine qui s'est écrite jusqu'à maintenant presque essentiellement du point de vue des planifications (ville coloniale antique ou médiévale, villes militaires, percées urbaines, villes nouvelles...). Elle se construirait autour d'une articulation entre flux régionaux et territoires locaux, tissée progressivement par le collectif. Le recul historique indique que les pouvoirs publics interviennent surtout pour la mise en cohérence de cet espace. Ainsi Haussmann crée de l'homogénéité architecturale et spatiale en reliant des centres qui se sont modifiés entre la période médiévale et le XIX^e siècle (émergence des gares). En imposant un langage architectural continu à un ensemble hétérogène, il crée de l'urbain. Mais derrière les façades alignées, l'espace urbain reste hétéroclite, résultat de cette construction collective et en grande partie spontanée.

La banlieue, centralité de demain

Ces constatations historiques changent notre regard sur la banlieue. Située au centre des flux qui ne peuvent plus irriguer le centre historique, elle devient le lieu de construction de la ville de demain. La Porte de Paris à Saint-Denis, le quartier de la Défense etc. sont en passe de devenir notre ville historique. D'ailleurs, la transformation du quartier de la Porte de Paris montre comment on est passé progressivement d'un quartier écartelé par le passage de l'A1, à un langage urbain (couverture

de l'autoroute, rétablissement des circulations transversales, aménagement du nouvel espace public créé sur l'autoroute, « monumentalisation » avec le Stade de France, etc.).

À partir du moment où l'on sort du discours péjoratif traditionnellement admis sur la banlieue, qu'on lui donne une valeur en lui reconnaissant une forme d'organisation héritée et qu'on la considère comme de la ville en devenir, on peut travailler dès l'origine sur son articulation avec les infrastructures. Trop souvent, on attend la requalification d'un quartier ou la déviation de la voie principale pour travailler la perméabilité entre l'infrastructure et le territoire alors que celle-ci pourrait être envisagée dès l'origine des projets. L'étude des grandes voies romaines ou des routes royales montre qu'elles s'inséraient dans le paysage en respectant les réseaux et trames existantes, présentant un cas remarquable d'articulation entre le local et le régional. Plutôt que de constituer une rupture, elles les enrichissaient en apportant un nouvel axe de circulation et son propre système de gestion des eaux de ruissellement. Pour cela, il est nécessaire de reconnaître l'organisation des territoires locaux et de lui donner une valeur. Le respect des circulations transversales peut garantir l'articulation avec l'infrastructure. En maintenant le réseau local de déplacement (de l'homme mais aussi de l'eau, de la faune et de la flore), on peut garder une cohérence écologique et géographique aux territoires tout en transformant le modelé : l'habitat remplaçant les champs, les routes s'élargissant, s'ajoutant etc. Il y a ainsi une permanence dans la transformation constante des formes. Le patrimoine passe aussi par la transmission de réseaux et de trames, d'une sorte de logique géographique qui articule les territoires entre eux. Plus qu'une conservation stricte des objets, c'est une transmission des formes en plan au delà des formes construites. Ainsi, des formes anciennes comme un théâtre antique, un parcellaire médiéval etc. peuvent passer dans le tracé des rues et des parcelles de la ville, même si le bâtiment ou les champs médiévaux ont disparu depuis longtemps.

C'est la force du courant actuel de recherches et d'applications qui se constitue sous l'intitulé d'archéogéographie, que de faire de cette transmission par la transformation un de ses référents principaux. L'idée est que l'histoire des formes, perceptibles à travers des documents planimétriques (cartes, plans, images aériennes et spatiales), se fonde sur une transmission dynamique dont on n'a pas conscience, surtout dans les lieux les plus ordinaires. L'archéogéographie étudie ces processus et démontre que c'est précisément en raison de la transformation des constructions qu'il y a transmission des réseaux (par exemple, dans la relation entre la ville et la route). Elle rénove ainsi l'« Histoire urbaine »

qui est encore fondée sur une vision culturelle et artistique de la ville plus que sur une approche géographique et dynamique.

■ Bibliographie

Chouquer, G. (dir.), « Objets en crise, objets recomposés. Transmissions et transformations des espaces historiques. Enjeux et contours de l'archéogéographie », in *Études rurales*, n° 167-168, juillet-décembre 2003.

Darin, M., « Qui fabrique la ville ? », in *Revue de l'école d'architecture de Versailles*, n° 3/4e trimestre 1997, pp. 28-39.

Lombard-Jourdan, A., « Paris, genèse de la ville La rive droite de la Seine des origines à 1223 » Éditions du CNRS, 1976, p. 59.

Poète, M., « Introduction à l'urbanisme, Évolution des villes », Paris, Sens et Tonka, 2000.

« La ville entre ordre et désordre », in *Poiesis Architecture, arts, science et philosophie* n° 7, 1998.

Robert, S., *L'analyse morphologique des paysages entre archéologie, urbanisme et aménagement du territoire : exemples d'études de formes urbaines et rurales dans le Val-d'Oise*, Mémoire de Doctorat à l'Université de Panthéon-Sorbonne (Paris I), Paris, 2003.

Robert, S., *Comment les formes du passé se transmettent-elles*, in Chouquer, G., op.cit.

Rouleau, B., *Villages et faubourgs de l'ancien Paris : histoire d'un espace urbain*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

Réévaluer le péri-urbain

Aujourd'hui, le centre historique est parfois présenté comme « durable » car on associe un peu rapidement l'ancien (ce qui « a duré ») avec le « durable ». Les centres anciens sont fortement valorisés dans le cadre de la politique patrimoniale et ils accueillent des populations relativement aisées. Pourtant, à l'échelle des réseaux et dans le temps long, on observe que la durabilité de la ville se joue surtout sur les marges, là où la relation avec les flux est possible. La dynamique se construit dans les faubourgs à l'interaction entre la route et le tissu urbain. La notion de patrimoine qui oppose aujourd'hui centre historique et « banlieue » doit être relativisée. Elle relaie un discours élitiste et ségrégatif sur les territoires. Tous ont une structure héritée qui n'est pas forcément valorisée aujourd'hui et qui présente des potentiels de réutilisation et de mise en valeur pour le futur à condition qu'elle ne soit pas détruite. Tous les territoires ont un passé et un avenir. D'ailleurs, l'archéologie préventive, par son approche systématique a montré à maintes reprises la richesse de ces délaissés urbains. Le patrimoine (bâti ou paysager) introduit une forme de concurrence entre les territoires car on oppose trop systématiquement conservation et aménagement. Les aménagements sont reportés sur les territoires non protégés, repoussant les infrastructures loin de la ville, mais tout en en créant à nouveau.

Le péri-urbain pourrait être le lieu de réflexion d'une nouvelle manière de faire la ville dans une articulation fine des réseaux régionaux et locaux. Plutôt que d'opposer une ville historique patrimoniale « intouchable » à des marges

sans valeur, fortement déstructurées par les aménagements, on pourrait travailler d'emblée à l'articulation entre infrastructures et territoire local. Cela demande aussi à ne pas opposer systématiquement aménagement à conservation, destruction à inertie, mais à mettre en évidence une forme de permanence dans la transformation progressive des formes. La conservation stricte du patrimoine tend à fixer un passé sans présent. À l'opposé, la table-rase tend à fixer un présent sans passé, donc sans avenir. La connaissance et l'articulation des différents niveaux de formes et de territoires réintroduit une dynamique qui permet la durabilité.